

ECRAN TOTAL

6 au 19 FEVRIER 2019

Qui a tué Lady Winsley ?

de Hiner Saleem

avec Mehmet Kurtulus, Ezgi Mola, Ahmet Uz

1h40 – Turquie – Date de sortie : 2 janvier 2019 – Memento



Lady Winsley, une romancière américaine, est assassinée sur une petite île turque. Le célèbre inspecteur Fergan arrive d'Istanbul pour mener l'enquête. Très vite, il doit faire face à des secrets bien gardés dans ce petit coin de pays où les tabous sont nombreux, les liens familiaux étroits, les traditions ancestrales et la diversité ethnique plus large que les esprits.

Après les codes du western dans My Sweet Pepper Land, le cinéaste utilise ceux du polar pour ses thèmes favoris, l'oppression des Kurdes et la liberté de l'amour.
(L'Humanité : Dominique Widemann)

Biographie de Hiner Saleem (Dossier de presse)

« Mon amour de l'image qui bouge, le cinéma, est né dans une caverne. Je viens d'un pays interdit dans cet Orient que j'appelle le très-Moyen-Orient...

Dans l'obscurité de la caverne, sous les bombardements des MIG des « frères » socialistes soviétiques, puis des F16 et des Mirages, mon père nous lisait avec passion Mem u Zin (Ahmede Khani 1650-1707), notre Roméo et Juliette, chef d'œuvre de la littérature kurde, imprimé clandestinement par la résistance. Mon père nous obligeait à l'écouter, mais moi j'étais fasciné par les miniatures qui illustraient le livre : des montagnes du Kurdistan, avec à leurs pieds de sublimes femmes dans leurs robes traditionnelles aux larges décolletés. Ces images étaient pour moi comme l'apparition de Dieu.

Après ces dessins naïfs, j'ai découvert à 10 ans l'image qui bouge, devant un poste de télévision. Fasciné par cette drôle de boîte parlante, je regardais des hommes endoctrinés lever la main et chanter en arabe à la gloire du parti Baas et du panarabisme. Un cigare entre les lèvres, un fusil en main, Saddam Hussein apparaissait au milieu de ces gens que je ne connaissais pas et dont je ne comprenais pas la langue. Alors je me suis juré qu'un jour je ferais parler cette boîte en kurde.

J'ai voulu faire une école de cinéma, à Bagdad, en Irak. Mais j'ai vite compris qu'il n'était pas

possible pour un Kurde d'y être accepté, à moins de se noyer dans le collaborationnisme et devenir un traître. Adolescent, j'ai dû fuir mon pays et mettre de côté mes rêves de cinéma. Ma grand-mère me disait qu'on est exilé une première fois quand on quitte le ventre de sa mère ; une deuxième fois quand on quitte sa ville et une troisième fois quand on quitte son pays. J'ai donc pris le chemin de l'exil, la pire malédiction pour un Kurde.

Quand j'aurais pu faire une école de cinéma, c'était tard pour moi. J'étais rempli de désir et de passion, alors j'ai appris en faisant mes propres films. Je ne connaissais rien à la grammaire et aux règles cinématographiques et j'ai découvert ce qu'était une caméra sur le tournage de mon premier film. Je ne savais pas que c'était si difficile, alors je l'ai fait. Je suis allé dans les montagnes du Kurdistan pendant l'une des nombreuses guerres du golfe (l'occupation du Koweït) et Christine Gouze-Réнал m'a offert la pellicule. À mon retour, mes images ont plu à Gillo Pontecorvo et mon film de 30 minutes a été présenté au festival de Venise. Aujourd'hui j'ai réalisé une dizaine de films et je me retrouve dans les limbes de Dante Alighieri : un cinéaste kurde ou français ou franco-kurde, on ne sait pas. Disons simplement que j'aime l'Europe et que j'adhère librement à la civilisation occidentale. Ma maison est en France, mon cœur est au Kurdistan et ma tête, c'est mon pays. »



Filmographie

- 2013 My sweet pepper land
- 2010 Si tu meurs, je te tue
- 2009 Après la chute
- 2007 Les toits de Paris
- 2006 Dol ou la vallée des tambours
- 2005 Kilomètre zéro
- 2003 Vodka lemon
- 2001 Absolitude
- 2000 Passeurs de rêves
- 1998 Vive la mariée... Et la libération du Kurdistan

Entretien avec Hiner Saleem (Dossier de presse)

Comment est né ce film ?

Après avoir été inspiré par le western pour MY SWEET PEPPER LAND, j'ai eu envie de faire un polar, mais à ma façon. Je suis un conteur avant tout, alors l'idée de genre fut un élan pour mon imagination, non une contrainte que je me serais imposée. Je voulais parler de la société turque et kurde d'aujourd'hui et des rapports entre les deux, sans être sentencieux

sur le fond. C'est une histoire adressée à tout le monde, un sujet universel qui traite des rapports intemporels entre les hommes. L'humour, l'absurde et la folie accompagnent mes personnages, comme ils accompagnent chaque être humain qui veut vivre, ou qui tente de survivre.

QUI A TUÉ LADY WINSLEY ? a ainsi des allures de vraie comédie policière qui n'est pas sans rappeler l'esprit des meilleurs romans d'Agatha Christie...

J'aime les films « noir » américains des années 40 et 50, mais je voulais m'amuser avec les codes du polar. Le point de départ a été une goutte de sang, celle que l'on retrouve dans l'œil de Lady Winsley et dont on devine qu'elle appartient au meurtrier. C'est au fil de l'écriture qu'une mécanique propre à cette histoire s'est imposée. Véronique Wüthrich, qui a écrit le scénario avec moi, aime les histoires à la « Agatha Christie ». C'est grâce à

elle que s'est opéré, peut-être inconsciemment, ce glissement vers une ambiance plus feutrée, ce côté « rétro » qui m'a plu tout de suite. Le polar est un genre qui a été largement récupéré par la télévision au cours des dernières années, il nous fallait donc prendre des chemins de traverse, nés directement de l'imagination, pour trouver le ton juste à ce film.

Le film va plus loin qu'une simple enquête policière : il questionne également la place de la femme dans la société turque...

Je voulais aborder de front la question de l'adultère dans une société conservatrice comme le Moyen-Orient. La femme infidèle y est systématiquement considérée comme coupable alors que c'est le contraire pour l'homme. Son infidélité peut même participer à construire et imposer sa virilité. C'est ici une des conséquences d'un système patriarcal qui est peu ou pas discuté. Pour autant, je ne

voulais pas verser dans l'analyse sociologique. Les prismes du polar et de la comédie convenaient donc parfaitement à mes intentions premières. Il y a quelque chose d'absurde dans cet adultère quasi généralisé à toutes les femmes de l'île, mais la réaction de leurs maris est aussi le marqueur d'un état d'esprit propre à cette société.



Le décor si particulier de ce village insulaire ajoute une touche supplémentaire de mystère à l'histoire. Était-ce prévu dès le départ ?

Dans un premier temps, j'avais imaginé situer l'action du film vers Antalya sur la côte méditerranéenne de la Turquie, mais une fois sur place je me suis vite rendu compte que ces barres d'immeubles face à la mer offraient un décor trop moderne par rapport à ce que nous étions en train d'écrire. C'est de retour à Istanbul que j'ai découvert l'île de Büyükkada qui se trouve au beau milieu du Bosphore. Je voulais un décor insulaire pour avoir ce sentiment d'être en quelques sortes pris au piège, sans échappatoire, et pour accentuer ce lien de consanguinité entre les gens qui vivent en petit nombre dans un endroit coupé du monde, à l'instar des villages. Cette île est un lieu hors du temps avec ses villas aux façades bigarrées. Les voitures n'y sont pas autorisées sauf celle de la police et une ambulance. Cette île a été majoritairement habitée par les Grecs et les Juifs jusqu'au milieu du siècle dernier.

Elle est ensuite devenue le lieu de villégiature de la bourgeoisie istanbuliote. Aujourd'hui, deux tiers des maisons sont encore vides pendant l'hiver, et certaines d'entre elles n'ont pas été habitées depuis un demi-siècle, ce qui n'empêche pas des jardiniers ou des gardiens de veiller sur elles pour le compte des propriétaires ou de leurs héritiers. Quand j'y suis allé, j'ai su immédiatement que j'avais trouvé le décor que je cherchais. Le premier plan qui ouvre le film, où l'on découvre Büyükkada depuis le bateau qui conduit l'inspecteur Fergan, correspond d'ailleurs en tout point à mon premier contact visuel avec l'île. J'ai ensuite pris soin d'éviter les clichés touristiques. Je ne me suis pas attardé sur les beaux paysages ou les belles maisons qui entrent seulement dans le cadre s'ils servent l'histoire.



Vous avez d'ailleurs choisi de situer le récit au cœur de l'hiver...

Oui. Le film aurait été très différent s'il avait été tourné en été, d'autant que l'île est pleine de touristes à ce moment-là de l'année. Je voulais que le décor serve le récit sans prendre le pas sur lui. La brume qui monte depuis le golfe du Bosphore, la pluie qui mouille le port, sont autant d'éléments visuels qui renforcent le caractère insulaire du lieu et ses mystères. Par ailleurs, je pense avant tout mes films en termes d'images. Je les visualise

entièrement dans ma tête avant même de les tourner. Je sais d'avance quels seront mes cadres, la lumière qui les composera, les couleurs qui les domineront. En l'occurrence, j'avais imaginé ces rues vides, ce ciel gris qui renforce le vert des falaises. Pendant le tournage, qui a duré sept semaines, il m'est arrivé parfois d'attendre que le soleil se voile et que les nuages arrivent pour filmer une scène comme je l'avais imaginée en amont.

Lady Winsley est Américaine. Pourquoi le choix d'une étrangère comme figure centrale de l'intrigue ?

Tout d'abord, je ne voulais pas que la victime soit ni kurde ni turque. Ensuite, j'avais envie de donner une dimension cosmopolite à l'histoire. Lady Winsley a été correspondante du New York Times en Turquie pendant 10 ans. C'est une femme seule et solitaire dont la vie est entièrement dédiée à son travail de

journaliste et d'investigatrice. Qu'elle soit étrangère lui donnait le recul nécessaire pour aborder librement et sans tabous les problèmes d'un pays qui n'est pas le sien. A travers elle, et aussi le personnage de l'inspecteur Fergan, je pouvais parler de la place des Kurdes dans la société turque.

Justement, le film adopte le point de vue de Fergan. C'est à travers lui et son regard que le spectateur découvre l'île...

Oui. C'est une approche subjective de l'histoire à travers le personnage de Fergan. Nous découvrons l'île en même temps que lui. Et son arrivée bouleverse le quotidien des habitants plus que le meurtre de Lady Winsley. C'est un homme singulier : il vit encore avec sa mère alors qu'il a la quarantaine révolue, il est méthodique et

investi dans son enquête contrairement aux policiers de l'île qui cherchent à tout prix un coupable quitte à accuser un innocent, il fonctionne à l'instinct et en même temps il est très sensible. D'ailleurs, je ne voulais pas en faire un héros infailible. J'avais envie d'un personnage plus nuancé, intelligent et surtout extrêmement humain.

Sa part d'humanité se révèle dans son histoire d'amour avec Azra...

Le film n'est pas seulement un polar, c'est aussi un hymne à l'amour.

C'était important pour moi d'aller au-delà des codes imposés par un genre particulier. En l'occurrence, cette histoire d'amour vient enrichir les personnages de Fergan et Azra. Elle donne à voir d'eux bien plus encore

qu'eux-mêmes ne le souhaiteraient. Fergan s'avère finalement moins froid qu'il ne veut le laisser paraître, Azra fait de son côté l'expérience de la tolérance en tombant amoureuse de lui.



Comment avez-vous choisi Mehmet Kurtuluş qui interprète l'inspecteur Fergan ?

J'ai travaillé avec Harika Uygur qui est certainement la meilleure directrice de casting en Turquie. C'est elle qui m'a présenté la plupart des acteurs du film dont Mehmet Kurtuluş. Elle m'avait parlé de lui et montré plusieurs photos dont une d'entre elles (en

noir et blanc) a particulièrement retenu mon attention. Son visage m'intriguait, sa posture et sa présence physique particulière également. Et moi, avant de travailler avec un acteur, j'ai besoin d'être à l'aise avec lui, d'avoir le sentiment que je vais savoir le

filmer. J'ai donc décidé de le rencontrer. Mehmet est installé en Allemagne, il a donc fait le voyage à Istanbul pour que nous puissions nous rencontrer et échanger. J'ai

Et Ezgi Mola qui joue Azra ?

C'est une actrice très connue en Turquie. Là encore, il y a eu une véritable évidence quand je l'ai rencontrée. C'était important pour moi que Mehmet Kurtuluş et Ezgi Mola se complètent à l'écran car leurs personnages sont paradoxalement très opposés. Fergan débarque d'Istanbul alors qu'Azra a toujours

Comment avez-vous travaillé avec vos comédiens ?

Je leur ai donné le scénario seulement au moment de la première lecture que nous avons fait tous ensemble. Certains d'entre eux étaient gênés par la question kurde, mais je leur ai expliqué qu'il ne s'agissait pas de faire un film militant, qu'il n'était pas question de

alors découvert un excellent acteur et aussi une très belle personne. J'ai su très vite que je tenais l'acteur parfait pour le rôle de l'inspecteur.

vécu sur l'île. Il incarne une Turquie moderne quand elle renvoie une image plus traditionaliste. Chacun représente un aspect de la société turque. Azra incarne aussi une partie de la nouvelle génération turque, plus progressiste.

propagande, que je parlais de mes origines kurdes sans honte ni complexe, de manière assez naturelle. Tout l'enjeu était pour moi d'établir une relation de confiance avec eux, c'est d'ailleurs comme ça que j'ai toujours travaillé.

« Qui a tué Lady Winsley ? » : Agatha Christie au pays de l'absurde Le film de Hiner Saleem mêle les genres et multiplie les références cinématographiques, avec beaucoup d'humour.

Sur une île au large du Bosphore, est retrouvé, en sa belle demeure, le cadavre d'une romancière. Un inspecteur est dépêché d'Istanbul pour mener l'enquête. Une goutte de sang ayant été retrouvée dans l'œil de la victime, les tests ADN devraient aisément mener au coupable et l'affaire vite se conclure. D'ailleurs, quelque chose nous dit, dans la manière dont elle nous est présentée, que l'énigme est secondaire, prétexte à une autre histoire. Celle qui se joue au sein d'une communauté turque, consanguine, paranoïaque et raciste dans laquelle se glisse un cinéaste qui n'a pas pour habitude de se prendre au sérieux.

Hiner Saleem se plaît, ici, plus que dans ces précédents longs-métrages (*My Sweet Pepper Land*, en 2013 ; *Si tu meurs, je te tue*, en 2011), à chambouler les repères. Il s'en donne visiblement à cœur joie, mêlant les

genres (comédie, polar, romance, drame social et politique), multipliant les références cinématographiques, faisant entrer l'esprit d'Agatha Christie dans un univers de l'absurde, où le rocambolesque se fond à la mélancolie. *Qui a tué Lady Winsley ?* se perd parfois dans ce foisonnement, privant le film d'une assise, d'un centre auquel se rattacher. Il y trouve aussi une matière à malice qui le rend proprement réjouissant.

Né dans le Kurdistan irakien qu'il a quitté à l'âge de 17 ans pour s'exiler en Italie d'abord, puis en France, Hiner Saleem a trouvé dans le cinéma son refuge, et dans l'humour, son remède à tout ce qui pourrait le fâcher. Cela est inscrit dans son œuvre qui ne sait pas faire autrement que de rendre hommage au septième art, en y apportant une fantaisie singulière, dont le but est de semer la discorde et de rendre l'objet un brin irrespectueux.

Société conservatrice

Sur l'île où débarque le très distingué et ténébreux inspecteur Fergan (Mehmet Kurtulus) – ne craignons pas de dire qu'il y a du Humphrey Bogart en lui –, l'ambiance n'inspire pourtant pas la rigolade. Un meurtre a été commis et les habitants, hostiles à tout ce qui peut venir de l'extérieur, sont fermement décidés à se taire. Ajoutons que la victime était américaine, que l'inspecteur est kurde, et la petite communauté turque. Une configuration cosmopolite qui est loin d'arranger l'affaire. Surtout au pays de ces îliens où l'on n'aime pas l'étranger, où les rancœurs et les secrets soudent les familles, autant que les traditions ancestrales qui placent, notamment, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre.

Cette société conservatrice sur laquelle s'enracine *Qui a tué Lady Winsley ?* fournit un formidable terrain de jeu au cinéaste qui prend un malin plaisir à insérer, dans ce cadre étroit, scènes burlesques, dialogues flirtant avec l'absurde, décalages entre l'image et le son. L'œil qui accompagne la caméra est ironique. Il perce le mystère et les mesquineries de chacun, il éclaire le propos avec une gaieté réjouissante. Il sait aussi s'accorder une pause quand il s'agit de parler d'amour. Celui qui naît entre Fergan et Azra (Ezgi Mola), la patronne de l'hôtel, laisse croire à un monde meilleur. Le seul message, sans aucune moquerie, que s'accorde à délivrer le film. **(Le Monde – Véronique Cauhapé)**

Hiner Saleem, né dans le Kurdistan irakien, a fui le régime de Saddam Hussein lorsqu'il avait dix-sept ans. Réfugié en Italie, où il a suivi des études universitaires, il s'est ensuite installé en France. Les douze longs métrages qu'il a réalisés ont souvent été financés dans le cadre de coproductions européennes. Après le touchant conte westernien **My Sweet Pepper Land**, Hiner Saleem a opté pour le polar, transposant son action dans la petite île de Büyükkada, à proximité d'Istanbul. Le choix de ce lieu touristique pour narrer une énigme criminelle pourrait sembler saugrenu, mais Saleem a mis en avant un double décalage. D'une part, le traitement sous forme de comédie donne au film de faux airs de **Bons baisers de Bruges**, compte tenu du détournement d'un décor de carte postale. Par ailleurs, le tournage en pleine saison hivernale a dépouillé le lieu de tous ses artifices, imbibant le métrage d'une atmosphère de mystère et de tension.

Mais ne nous trompons pas : *Qui a tué Lady Winsley ?* ne se veut pas simple film de genre brillant et élégant, malgré le plaisir que procure une intrigue surannée qui n'est pas sans évoquer l'univers d'Agatha Christie, ne serait-ce que par son titre résumant le MacGuffin scénaristique. Comme à son habitude, le cinéaste aborde les thèmes qui lui sont chers, à commencer par celui des discriminations à l'encontre des membres de la communauté kurde. *« J'ai eu envie de faire un polar, mais à ma façon. Je suis un conteur avant tout, alors l'idée de genre fut un élan pour mon imagination, non une contrainte que je me serais imposée. Je voulais parler de la société turque et kurde d'aujourd'hui et des rapports entre les deux, sans être sentencieux sur le fond. C'est une histoire adressée à tout le monde, un sujet universel qui traite des rapports intemporels entre les hommes. L'humour, l'absurde et la folie accompagnent mes personnages, comme ils accompagnent chaque être humain qui veut vivre, ou qui tente de survivre »*, a déclaré le réalisateur (dossier de presse).

Car au fil de la difficile enquête menée par l'inspecteur Fergane, c'est toute une faune mesquine et étriquée qui va lui mettre des bâtons dans les roues : commissaire local plus ou moins corrompu et opportuniste, prêt à arrêter le premier suspect venu pour que l'enquête ne fasse pas de vagues, communauté masculine machiste qui

enviait la liberté d'une reporter occidentale, mégères racistes et rétrogrades estimant être « chez elles » et donc « pouvoir tuer qui elles veulent ». Tous détestent l'étranger, le lettré et, d'une manière générale, toute personne ayant l'outrecuidance de venir bouleverser leur tentation de repli sur soi, qu'elle soit dépositaire de la loi ou intellectuelle. Il est alors aisé de déceler dans le film une satire au vitriol de la Turquie d'Erdoğan et, partant, des populismes qui gangrènent la planète ces dernières années. Pourtant, Hiner Saleem garde la main légère et ne cède en rien aux outrances du film à thèse ou à la charge caricaturale. *Qui a tué Lady Winsley ?* est une bouffée d'air frais, qui devrait élargir l'audience d'un cinéaste dont l'œuvre a été jusqu'ici plutôt confidentielle. **(aVoir-aLire : Gérard Crespo)**

Le principe : un meurtre sur une île turque, une enquête menée par l'inspecteur venu d'Istanbul, des tas de petits secrets et de connivences. Quelque part entre la comédie policière, le drame façon Agatha Christie, la chronique de mœurs, la love story de roman-photo, le film se promène dans les tréfonds d'une communauté soudée par la mentalité des îliens. Hiner Saleem, qui avait déjà réussi un cocktail pittoresque avec "My Sweet Pepper Land", a un ton particulier, fait de moquerie, d'affection pour ses personnages, d'absurdité, de décalages permanents. En sous-main, il se livre aussi à une série de questions – racisme, réflexe identitaire – dans un pays morcelé par les conflits ethniques (le réalisateur est kurde). C'est drôle, c'est triste, c'est original – et chaleureux.

(L'Obs : François Forestier)



Une oeuvre noire à l'humour inattendu, parfois burlesque, à la croisée d'un film de Jean Pierre Mocky quand il se donnait la peine d'en faire des bons, et d'un autre de Claude Chabrol, qui en ferait encore s'il vivait toujours. **(L'Express : Christophe Carrière)**

Avec Qui a tué Lady Winsley ?, Hiner Saleem met en scène un polar en Turquie non dénué d'ironie, rendant hommage aux classiques américains tout en évoquant la question kurde. **(Politix : Christophe Kantcheff)**